

# La Première édition d'*Un Coup de dés* par Stéphane Mallarmé

présentée par David Mus

Tel que nous le lisons aujourd'hui, *Un Coup de dés* rentre dans les œuvres posthumes de Mallarmé. L'édition in-4° qu'établit le docteur Bonniot en 1914, pour la N.R.F., reproduit assez fidèlement la mise en page et la typographie choisies par Mallarmé pour une édition luxueuse, ornée de quatre lithographies d'Odilon Redon, chez Firmin-Didot, qui ne vit jamais le jour. L'édition de Bonniot, que suivent tant bien que mal les éditions successives, est devenue canonique ; il prit pour point de départ les épreuves que le poète avait corrigées peu avant sa mort subite, le 9 septembre 1898. Cependant, d'autres épreuves étaient prévues ; nous n'avons pas de sa main le « bon à tirer » ; et le volume tel qu'il l'imaginait, sous sa couverture bleue, comportant les quatre planches intercalées, aurait revêtu un autre aspect.

Or nous possédons une version du poème issue de la pensée et de la main du poète vivant. Entièrement conçue et soigneusement revue par lui, elle correspond à ses intentions du moment, en tout point ; elle fut publiée par la revue *Cosmopolis* dans son numéro de mai 1897. Si cette version est connue — une excellente édition diplomatique en a été donnée par F. Piselli en 1961 (Rebellato Editore, Padova) — et si elle a été étudiée par les spécialistes, aucune édition courante des œuvres de Mallarmé n'en donne la description, n'en relève les variantes, ni n'en esquisse l'histoire. Nous présentons ici ce qui est à notre connaissance la première édition fac-similé\*.

Même un coup d'œil rapide sur les pages qui suivent découvrira moins un « état » du poème, encore moins une épure, que, bel et bien, un autre poème. Et je ne parle pas seulement de la trentaine de variantes textuelles qui, renvoyant en amont vers le manuscrit, que nous n'avons pas, en aval vers le poème dans sa forme désormais consacrée, permettent de suivre une maturation à l'œuvre dans la main vivante et la pensée alerte du poète. Je parle surtout de la mise en page, à certains égards plus hardie, plus subtilement novatrice et, aujourd'hui, finement suggestive. Le premier coup d'œil saisira également ceci : que le grand « Poème » de Mallarmé se déploie, nettement et volontairement, en deux volets. Le poème proprement dit fait suite à un poème en prose ou « poème critique » à la fois programme, prologue, et mise en scène, auquel le drame du poème est étroitement lié : c'est l'OBSERVATION RELATIVE...

Nous connaissons déjà le texte de ce morceau ; le docteur Bonniot a cru bon de le placer en tête de son édition sous le titre, forgé par lui, de *Préface*, en ajoutant une note éditoriale pour excuser son audace. En effet, il y avait là entorse

---

\* Clichés de la Bibliothèque Nationale.

aux règles de l'édition, sinon de la bienséance. Rien n'indique que Mallarmé ait voulu préfacier son poème, dans le livre qui se préparait, par un texte en prose, encore moins par celui-ci. Qu'il fût écrit exprès pour les lecteurs de *Cosmopolis*, la note de Bonniot le remarque ; le confirme celle que la rédaction de la revue a ajoutée en bas de page, pour justifier sa propre audace. Un des intérêts de la publication que voici, c'est qu'elle replace le drame d'*Un Coup de dés* dans le cadre de sa première publication.

Si la pensée du poème plonge ses racines dans la première pensée de Mallarmé — celle du jeune auteur d'*Igitur*, de trente ans auparavant — l'« emploi à nu » de cette pensée dans une prosodie neuve, qui met en valeur la page double du livre ouvert — et même, on le verra, dans cette première version — relève de sa dernière pensée sur le vers (exposée dans « Crise de vers »), sur le livre (dans « Le Livre, instrument spirituel »), sur la lecture et sur la blancheur de page qui la sous-tend (dans « Le Mystère dans les lettres »), pensée qui, à l'évidence, ne cesse d'évoluer. Il relève aussi d'un apprentissage tout récent : celui de la page en tant qu'unité première de versification, qu'il fait lors de la préparation pour la presse de ses *Divagations* — expérience éclairante, dont il rend compte dans une note, comme l'on sait.

*Un Coup de dés* se prépare depuis longtemps — depuis trente ans, depuis toujours. Tout porte à croire que sa composition fut tardive et rapide. L'occasion, partant l'impulsion, vinrent à Mallarmé d'une invitation : celle que lui fit la rédaction de *Cosmopolis*, de contribuer par un poème aux colonnes qui jusqu'alors n'en avaient comporté aucun. Si les circonstances de cette sollicitation ne sont pas connues, en revanche on en connaît la source. Feuilletter les quelques numéros parus de *Cosmopolis* — qui a débuté, semestrielle, en janvier 1896, et qui n'a pas vécu longtemps — permet de situer le chef-d'œuvre de Mallarmé dans un contexte mouvant de langue, de pensée, de vie littéraire. Comme son titre l'indique, la revue se veut internationale, cosmopolite, et même polyglotte ; elle est rédigée en trois langues, français, anglais et allemand ; un fascicule en russe est imprimé à Saint-Petersbourg. Son parti pris est donc paneuropéen, sinon impérialiste, comme le voulait le climat du moment ; son ton est résolument grand-bourgeois, suffisant et, comme qui dirait aujourd'hui, establishment ; sa tenue est sobre, impersonnelle, rassurante. Sa conception semble supposer, dans les quatre capitales, une communauté d'intérêts qui réunit hommes littéraires et politiques, journalistes et lecteurs cultivés autour du bon ton, du bon usage de la bonne intelligence des choses écrites, qui exclut naturellement de son éclectisme tolérant tout intérêt pour la pensée qui met en cause, pour la poésie qui dérange et, à plus forte raison, pour les jeunes écoles et les nouvelles tendances.

Ces exclusions, certains abonnés ont dû les remarquer de bonne heure. Or comment mieux faire pièce aux critiques qui mettent en doute l'ouverture d'esprit, la largeur de vue, des rédacteurs, qu'en faisant appel à une figure de proue, en l'occurrence au « maître incontesté de la poésie symboliste en France » ? A ce maître l'invitation fut donc faite, par l'entremise, peut-être, de son ami Edmund Gosse, qui collaborait déjà depuis Londres. Le maître releva le défi, en acceptant que son poème paraisse sous la forme que voici, en mai 1897. Il lance son *Coup de dés* avec fermeté, avec le sourire aussi : « *Cosmopolis* a été crâne et délicieux », écrivit-il à André Gide, le 14 mai, « mais je n'ai pu lui présenter la chose qu'à

moitié, déjà c'était, pour lui, tant risquer ! » « La chose » en question, on le devine, n'est pas l'œuvre que nous connaissons grâce au docteur Bonniot ; mais un monde de soucis — sa langue, sa pensée, son art et son courage — auquel la revue mondaine et pénétrée tournait le dos. Une preuve était à faire, comme ce fut le cas, pour Mallarmé, en d'autres occasions. Le poème, ayant en vue une autre excellence, répondait excellemment au hasard qui, s'il ne l'a pas fait naître, l'a fait paraître sous cette forme doublement probante, l'« issu stellaire » s'adaptant à merveille à la page d'un périodique.

De cet « événement accompli » la lecture reste toujours à faire, nous n'avons voulu ici que présenter son évidence à ceux qui voudront bien l'envisager.

David Mus